

# De la Westphalie à la France.

## Franz Stock et la voie vers le concile Vatican II

Par Wilfried Loth

Franz Stock, prêtre catholique originaire de Neheim dans le Sauerland (Neheim est rattachée aujourd'hui à la ville d'Arnsberg), chargé en 1934 de la Mission allemande à Paris, est resté dans la mémoire collective d'abord comme précurseur de la réconciliation franco-allemande. Les résistants français incarcérés ne considéraient pas l'aumônier allemand des prisons comme un représentant de la puissance occupante, mais comme un accompagnateur plein d'empathie avec lequel on pouvait, par-delà les frontières idéologiques, parler des dernières volontés et qui souvent maintenait le contact entre les familles des prisonniers et les condamnés à mort. Les séminaristes allemands dans le camp français de prisonniers étaient impressionnés par un supérieur qui, par la promotion constante de la culture française, combattait l'exaspération de leurs propres conditions de vie difficiles dans un camp des vainqueurs que les Allemands avaient auparavant exploités. Il en résulta l'image, entretenue par ses cercles d'amis en France et en Allemagne, d'un passeur et d'un médiateur dans l'esprit du christianisme. «Rétrospectivement», déclara l'évêque auxiliaire émérite de Rottenburg Franz-Josef Kuhnle, un des séminaristes de Chartres : «Franz Stock – non pas en paroles, mais par ses actes et par sa vie – a fait plus pour la réconciliation franco-allemande que ne le sait le grand public.»

En mettant l'accent sur le rôle politique d'intermédiaire de Stock et en le représentant en résistant antifasciste – les deux étant souvent liés – on perd de vue une autre dimension de son action qui est encore plus importante pour l'histoire de l'Eglise et du catholicisme : sa contribution au transfert de la théologie française en Allemagne et ainsi à la propagation d'une évolution qui mena au Concile Vatican II. C'est là-dessus que je vais attirer l'attention dans une première esquisse.

### 1 - Quickborn et le renouveau catholique

Franz Stock est né en 1904. Aîné d'une famille ouvrière catholique, il n'était pas destiné à devenir un pionnier en théologie. Décidé à devenir prêtre dès l'âge de 12-13 ans, il

avait des notes moyennes au lycée de Neheim. Mais ce qui le distinguait des autres, c'était une grande curiosité intellectuelle, une sensibilité aux beaux-arts et un talent de créateur et d'organisateur. Ces qualités l'amènèrent à intégrer le groupe Quickborn de Neheim. Ce mouvement pour les lycéens catholiques était empreint de la pédagogie du vécu et les expériences communautaires que Franz Stock vécut au Quickborn développèrent encore ses qualités. Une attention particulière à la nature, aux arts et au prochain, un enracinement solide dans la foi catholique, avec une orientation spirituelle franciscaine, voilà les caractéristiques du Quickborn qui attiraient Franz Stock. Dans ses dernières années de lycée, il a beaucoup lu les «Lettres sur l'auto-éducation» que Romano Guardini, l'aumônier du Quickborn, publia à partir de 1921.

Franz Stock a été aussi marqué par la philosophie religieuse holistique (qui prend en compte la globalité de l'être) de Guardini, pour laquelle beaucoup de jeunes catholiques de son temps s'enthousiasmaient. Associer la tradition religieuse et la culture contemporaine, la théologie thomiste et la philosophie moderne, l'esprit et le corps, le sacré et le profane, c'était un programme qui rejoignait la conception de vie et le combat pour la foi du séminariste, et plus tard jeune prêtre de Neheim. A cela, s'ajoutaient la focalisation sur l'« action » de Jésus de Nazareth dans son époque et dans le temps présent et une conception de la liturgie comme une expérience charnelle. Stock a non seulement lu les apports au mouvement liturgique de Guardini, mais les a aussi expérimentés et s'en est imprégné lors des rassemblements du Quickborn au château de Rothenfels où ils étaient mis en pratique. Il avait par la suite dans sa bibliothèque de la Mission allemande à Paris tous les écrits que Guardini a rédigés jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

### **Marc Sangnier, Joseph Folliet et le catholicisme français**

#### **social et démocratique**

La promotion de la paix entre les peuples faisait aussi partie des idéaux du Quickborn. On conçoit aisément que Franz Stock lors d'une rencontre au château de Rothenfels se laissa convaincre de participer au «6<sup>ème</sup> Congrès démocratique international pour la paix» auquel Marc Sangnier, le fondateur charismatique du mouvement français le Sillon, avait convié les jeunes pour le mois d'août 1926 dans sa propriété de Bierville (50 km au sud de Paris). C'est là que Franz Stock, accompagné de cinq autres séminaristes de Paderborn, parmi 6000 participants de 33 pays, fit la connaissance de Joseph Folliet qui voulait lui aussi être prêtre. Joseph Folliet était un disciple de Sangnier qui s'intéressait à la jeunesse. Il devait jouer un rôle important dans le journalisme du catholicisme français social et démocratique. Franz Stock découvrit à Bierville la mentalité française, les paysages français et la culture française. Il ne put résister à l'attrait qu'exerça la France sur lui. Un an plus tard, il décida de passer dans une université de langue française l'année que les étudiants en théologie de l'archidiocèse de Paderborn pouvaient passer dans une faculté théologique de leur choix. Il devait aller à Louvain en Belgique, mais par l'intermédiaire de Joseph Folliet il réussit à s'inscrire à l'Institut Catholique de Paris, l'université catholique de la capitale française.

Les théologiens, dont Franz Stock suivait les cours pendant ses études à l'Institut Catholique de Paris en 1928/29, enseignaient la doctrine de Saint-Thomas et gardaient leurs distances vis-à-vis des tendances « beaucoup plus modernes » pour lesquelles les sympathisants du Sillon montraient beaucoup d'intérêt. Parmi les partisans du Sillon, citons Jacques Maritain, philosophe à l'Institut Catholique, qui invitait constamment les disciples de l'Évangile à se réconcilier avec la démocratie moderne. Il devait dès 1940 appeler à la résistance contre l'occupation allemande et le régime de Vichy. En même temps, Stock

s'intéressait aux écrivains du »renouveau catholique« comme Paul Claudel, François Mauriac et Georges Bernanos. Ils lui parlaient plus que les professeurs d'université. Plus tard, il considérait ses séjours en France pendant ses études «très riches d'enseignement et impressionnants. (...) Je leur dois une grande part de ma formation intellectuelle et littéraire.»

### **La France, terre de Mission**

Parmi les expériences que Stock fit à Paris, il y a la découverte que «la fille aînée de l'Eglise» était devenue entre-temps une terre de mission. Avant de pouvoir loger au séminaire à l'Institut catholique, il habita quelques mois chez un prêtre d'Issy-les-Moulineaux, dans une des banlieues industrielles de la capitale où vivait un prolétariat industriel, qui, contrairement au milieu ouvrier de la Ruhr, avait pratiquement perdu tout lien avec le christianisme. Cela l'ébranla profondément. Pendant un pèlerinage que Joseph Folliet organisa avec les Compagnons de Saint-François durant l'été 1930, Laurent Remillieux qui était aussi à Bierville, lui montra comment il réagissait à la même situation comme curé de la communauté Saint-Alban dans un quartier ouvrier de Lyon: par un renouveau liturgique qui faisait penser aux offices monastiques, une pastorale familiale, la promotion du sens commun et en mettant l'accent sur la responsabilité des laïcs.

Rentré à Paderborn, Stock travailla à la traduction d'un livre de Jean de Vincennes (en réalité Emmanuel van der Elst) qui, en s'appuyant sur des conversations avec les curés de ces banlieues, décrivait très clairement la misère sociale, morale et religieuse des faubourgs de Paris. Plus tard, lorsqu'il fut aumônier des prisons, il dut constater que la déchristianisation ne touchait pas seulement le prolétariat industriel. A maintes reprises, il fit l'expérience que les résistants ne voulaient pas entendre parler de son soutien et allaient à la mort sans se soucier du salut de leur âme. «Aucun n'eut le courage de se tourner vers Dieu» nota-t-il déprimé après l'exécution de 8 détenus fin 1943. Il prit peu à peu conscience dans le camp américain des prisonniers de guerre à Cherbourg, dans lequel il fut envoyé en septembre 1944, que la situation en Allemagne n'était pas bien différente compte-tenu de l'attrait qu'avait exercé l'idée de «Volksgemeinschaft» national-socialiste (le peuple forme une communauté). « Souvent fait l'expérience, que parmi les nombreux officiers peu assistent à la sainte messe», constata-t-il en novembre 1944.

### **L'influence de Romano Guardini**

On reconnaît dans la propre pratique pastorale de Stock les principes fondamentaux du renouveau pastoral suggérés par Guardini et mis en pratique par Remillieux dans le milieu ouvrier éloigné de la foi. En tant que vicaire à Dortmund-Eving il consacra beaucoup de temps à un travail pour la jeunesse centré sur les joies de la vie. De plus il prit en charge «les plus pauvres et les plus délaissés » «les mineurs polonais»-pour reprendre la formule de son ami et évêque Lorenz Jaeger. Pour prêcher dans leur langue et les confesser il apprit le polonais avec beaucoup d'ardeur. En tant que curé de la Mission allemande de Paris – un poste que lui avait obtenu le Cardinal Verdier- il s'efforçait de cultiver chez les Allemands qui se trouvaient dans la capitale française, temporairement ou pour un temps indéterminé, l'attachement au pays natal. Là, les jeunes prenaient encore une place spéciale. A ceux-là s'ajoutaient les émigrants qui avaient fui les persécutions en Allemagne national-socialiste. Et quand Stock les soutenait, il ne s'occupait plus de leur appartenance confessionnelle. «Je m'occupe des membres de ma communauté les plus malheureux», déclara-t-il à Paul Maureille, un vieil ami depuis Bierville, lors d'une visite en 1936. «Ce sont des Juifs. Je consacre mon temps aux Juifs,

pour les aider». Cela signifiait aussi qu'il leur apportait, en prenant soin de se cacher des autorités allemandes, des nouvelles de leur famille restée dans le Reich et qu'il leur procurait de l'argent sur les fonds qu'ils avaient laissés en Allemagne

## **2. Supérieur du Séminaire dans le camp des prisonniers de guerre**

Franz Stock n'avait pas cherché à obtenir le poste de supérieur du séminaire «derrière les barbelés» qu'il occupa en avril 1945, pas plus que la direction de la paroisse catholique allemande de Paris ou la fonction d'aumônier des prisons en second, qui occupa la majeure partie de son temps de mars 1941 à septembre 1944. Il le doit d'abord à l'Abbé Georges Le Meur qui était responsable de l'aumônerie des prisonniers de guerre allemands dans les camps français. Tout comme ses supérieurs, l'Abbé Jean Rodhain, directeur de l'aumônerie militaire française, et le Général Robert Boisseau, inspecteur général des camps de prisonniers de guerre des puissances de l'Axe, Stock était persuadé qu'il fallait utiliser le plus tôt possible le potentiel des candidats à la prêtrise qui se trouvaient parmi les soldats prisonniers de la Wehrmacht pour rééduquer et rechristianiser les Allemands. Comme déjà lors de la mission française au 19<sup>ème</sup> siècle, la foi en la «mission civilisatrice» de la république française et l'idée de mission chrétienne avancèrent main dans la main.

### **L'abbé Le Meur, l'abbé Rodhain et le Cardinal Suhard**

Pour «répandre l'esprit français sur une grande partie de l'élite allemande» (selon l'abbé Joseph Johner, qui en tant que directeur du block avait pris le rôle de médiateur entre les séminaristes prisonniers et la direction du camp), Le Meur entreprit pendant l'hiver 1944-45 l'installation d'un séminaire à l'intérieur d'un camp de prisonniers. Il recommanda Franz Stock pour la direction de ce séminaire. En tant qu'ancien résistant emprisonné deux fois par les Allemands et qui en juin 1944 avait sauté dans des conditions rocambolesques d'un train qui devait l'amener au camp d'extermination de Bergen-Belsen, il n'avait pas une grande sympathie pour l'aumônier des prisons de l'occupant allemand. Stock l'avait visité dans la prison de Fresnes, mais le courant n'était pas passé entre eux. Mais Le Meur savait qu'il ne pouvait proposer aucun autre prêtre allemand qui aurait la confiance de l'archevêque de Paris (le cardinal Suhard) et il appréciait sans doute les qualités d'organisateur et les contacts du curé qui avait dirigé pendant de longues années la paroisse allemande.

Stock n'était nullement enthousiasmé par la demande de Le Meur qui lui parvint à Cherbourg le 16 mars 1945 de prendre la direction du séminaire. Malgré toute sa curiosité intellectuelle, il se considérait d'abord comme aumônier, et non comme homme de science. Il avait consacré le temps libre qui lui restait à Paris quand il était curé à des études historiques (histoire des Allemands à Paris ou de la Mission allemande en particulier) et n'avait pas continué ses études de théologie; puis il avait aussi travaillé à un petit livre qui contenait ses impressions de voyages et des esquisses de ses nombreuses visites de la Bretagne. Il avait dans l'été 1943 décliné l'invitation de l'archevêque Jaeger de préparer un doctorat en théologie en invoquant sa lourde charge d'aumônier des prisons et ses faibles

connaissances en théologie. En ce qui concerne ces dernières, rien n'avait changé au printemps 1945 et il ne se trouvait pas à la hauteur de la tâche qui l'attendait.

Après avoir hésité pendant 4 jours il accepta la demande pressante du directeur de l'aumônerie des prisonniers de guerre. «Le souci des théologiens» lui tenait à coeur, déclara-t-il à l'abbé Rodhain lors d'une visite à Cherbourg fin 1944.

(... théologiens)»qui allaient perdre un temps précieux durant peut-être des années derrière les barbelés au lieu de s'approcher de leur véritable but par des études convenables et une ascèse sérieuse et de rattraper le temps perdu par les années de guerre».

Et il dut convenir que personne d'autre que lui ne serait autant porté par la confiance à la fois de son archevêque et du cardinal de Paris, et par la confiance de l'administration française des prisonniers de guerre et de celle des prisonniers allemands. Il écrivit donc à Le Meur le 20 mars qu'il acceptait «sans conditions, avec toutes mes faiblesses et mes défauts».

### **A Orléans, le début du Séminaire des barbelés**

Le fonctionnement du séminaire ne s'effectua qu'avec beaucoup de difficultés: la faim et le froid, qui enlevaient aux séminaristes la force de faire un travail intellectuel, des conditions de logement tout à fait insuffisantes, qui excluaient toute forme de vie privée, la méfiance et l'hostilité du côté français, la jalousie des autres prisonniers de guerre allemands avec lesquels les séminaristes partageaient le camp, des appels arbitraires à se rendre dans la cour de la caserne qui dérangeaient sensiblement le rythme journalier du séminaire, le manque de professeurs qualifiés, de livres et de papier, l'exaspération sur la dureté de la captivité et l'incertitude de l'avenir, des tensions entre les séminaristes d'origines extrêmement diverses et la différence d'âge entre les différentes générations, tout cela fit souvent douter Stock de la réussite de l'entreprise. Les pièces de la caserne Dunois à Orléans, où le séminaire commença à fonctionner le 30 avril avec 35 participants s'avérèrent vite beaucoup trop petites. En août, le séminaire qui comptait maintenant plus de 100 séminaristes, auxquels s'ajoutaient 7 prêtres et 7 frères convers, déménagea dans le «bloc 1 « du dépôt militaire 501 du Coudray près de Chartres, un grand hangar en béton avec quelques baraques en bois. Avant de pouvoir commencer le travail, il fallut entreprendre de grands travaux de réaménagement et d'aménagement que les séminaristes réalisèrent tant bien que mal, car ils manquaient du matériel approprié et des connaissances suffisantes.

Et pourtant le «séminaire derrière les barbelés» fut considéré par la plupart des participants comme un stimulant à accomplir leur vocation.

« Nos plus jeunes ont passé là une grande mise à l'épreuve, un noviciat difficile », jugea Franz Stock plus tard.

«On les voyait devenir l'un après l'autre plus maigre et plus ascétique, mais pourtant, dans tous les visages brillait le regard libre et clair, l'espoir que ce temps serait terminé. (...) La captivité est bien sûr une étape douloureuse de la vie, mais l'être humain reconnaît dans la souffrance sa vraie vocation, quand, arrivé au bout de ses forces physiques et ayant plongé son regard dans le visage déformé de la bête qu'est l'être humain, il lève les mains et les yeux vers le ciel».

Hans Brem, le doyen des séminaristes, fit remarquer dans une allocution qu'il prononça pour le premier anniversaire de la fondation du séminaire le 26 avril 1946: «on

étudiait avec beaucoup de zèle, nous ressentions tous après la sécheresse intellectuelle de ces 6 années de guerre une vraie soif de connaissances et d'activité intellectuelle». Le Dr. Fleig, directeur au ministère des affaires culturelles du Land de Bade, qui vint en mars 1947 au Coudray à la tête d'une commission pour faire passer le baccalauréat, crut pouvoir constater chez les séminaristes une « réceptivité d'affamé pour tout ce qui était intellectuel».

### **Le Nonce Roncalli, futur Pape Jean XXIII, soutient le Séminaire**

Le Meur et Stock maîtrisèrent la situation difficile en mobilisant un soutien de tous les côtés: les évêques de Paris, Orléans, Chartres, Fribourg et Rottenburg, les couvents français, la Caritas allemande de Fribourg (qui avait soutenu depuis toujours la Mission allemande de Paris), le clergé parisien et Mgr Roncalli, le Nonce apostolique en France. Parallèlement, Stock commença à former une communauté comme il l'avait déjà pratiqué dans les lieux où il avait été jusque-là en activité. « Le dimanche » écrivait-il.

« Nous passions après le repas nos soirées dans la salle d'études. On dénichait vite une guitare et des chants populaires bien connus retentissaient dans les pièces, qui attiraient aussi nos voisins. On parlait, on échangeait des expériences ou bien on abordait un sujet sérieux. Tout cela formait notre communauté ; on apprenait à mieux se connaître, on formait une grande famille qui savait partager les joies et les peines (...) Ces soirs-là, on parlait aussi du travail de la semaine à venir et on rendait compte de la semaine passée. De nombreuses suggestions venaient de tous les côtés en signe de reconnaissance; ces conversations étaient très fertiles et nous aidaient à surmonter ensemble les difficultés».

Le Rédemptoriste Martin Zepf ajoute : Stock «nous encourageait à transformer nos expériences de guerre et de captivité en une nouvelle expérience radicalement autre, à savoir celle de la vie communautaire au séminaire des barbelés».

### **La liturgie de Romano Guardini, au centre du Séminaire**

Stock et ses collaborateurs attachaient aussi beaucoup d'importance aux formes liturgiques, qui devenaient pour les participants une expérience vécue.

«Dès le début, les théologiens avaient à cœur de célébrer le saint sacrifice de la messe dans l'esprit liturgique de l'église; ainsi la messe matinale était célébrée pour notre communauté dans la salle d'études. Ici on sentait la communauté vivante des victimes, là on puisait la force pour la journée qui commençait. A la Pentecôte (1945), avec la permission spéciale du commandant, la sainte messe put être célébrée dehors dans la cour de la caserne. Entre temps, le nombre de prisonniers était monté à environ 3000. Le docteur Steiner, qui enseignait la dogmatique, célébra l'office solennel des Lévites et le chœur du séminaire chanta la sainte messe».

En d'autres occasions une chorale grégorienne participait à la messe, ou bien on faisait une «messe chantée», où la communauté répondait au chant du célébrant – tout cela bien loin de la messe habituelle entièrement en latin, pendant laquelle le prêtre se contentait de lire à voix basse la plupart des textes.

Joseph Johner, l'officier de liaison alsacien qui avait été placé aux côtés de Stock, fit le bilan suivant dans son rapport de clôture à la direction de l'aumônerie militaire française:

«Les fêtes liturgiques étaient célébrées avec sérieux, un grand souci du détail et la rigidité de la mentalité allemande. Souvent elles étaient enrichies de chants, de

chœurs et de musique. (...) Noël et Pâques représentaient régulièrement des sommets dans la vie du séminaire. La semaine sainte, passée entièrement en silence du mercredi au dimanche de Pâques, était un événement particulièrement émouvant. Un temps de silence, de prière et de recueillement intérieur au milieu du tumulte et de l'agitation d'un camp de prisonniers. (...) Il faut l'avoir vécu, pour pouvoir en comprendre le caractère exceptionnel.»

L'évêque auxiliaire Kuhnle, qui l'a vécu, ajoute:

«Les offices, que l'Abbé Stock célébrait, étaient empreints de sa piété personnelle impressionnante. Il avait un sens de la célébration liturgique. En outre, il stimulait particulièrement notre participation active, surtout dans le domaine musical».

L'«esprit de la liturgie» était aussi un point capital de l'enseignement académique. Franz Stock donnait lui-même, dès le premier semestre, un cours sur la «liturgie» obligatoire pour les étudiants de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> année, ce qui n'était pas encore habituel dans la formation des prêtres jusqu'à ce jour. La 3<sup>ème</sup> année, il y avait entre autres un groupe de travail dirigé par un séminariste sur Romano Guardini. De plus, les écrits de Guardini faisaient partie des «dadas des séminaristes prisonniers de guerre» auxquels ils avaient recours dans leurs heures de liberté comme par exemple en été quand ils n'avaient pas cours; ce dont il est fait mention dans la chronique du séminaire du 3 août 1946.

### **Le Père Congar, grand théologien du Concile Vatican II, et les professeurs du Séminaire**

Franz Stock enseignait, outre la liturgie en tant que science et l'histoire de la liturgie, l'histoire de l'Eglise et aussi l'histoire de l'art, ce qui n'était pas habituel dans la formation des prêtres de l'époque. La dogmatique et la théologie morale étaient enseignées par deux prisonniers de guerre, docteurs en théologie (Franz Steiner et Léopold Lentner), la philosophie et l'apologétique par deux licenciés (Paul Wenzel et Franz Rochels). Dans le semestre d'hiver 1945-46 les cours de dogmatique et de théologie morale furent pris en charge par Johannes Hüttenbügel et Wilhelm Delbeck, deux prêtres qui entretemps avait aussi été transférés au Coudray; ce dernier, qui était aussi père spirituel et sous-directeur du séminaire, fut remplacé dans le semestre d'été 1946 par Wilhelm Heppekausen. Des juristes (Hans Puth, Alex Lane) prirent en charge les cours de droit canon. Un autre docteur en théologie (Andreas Weiglein) enseignait l'hébreu et plus tard aussi l'exégèse de l'Ancien Testament. Un prêtre du diocèse de Fribourg (Josef Hall) se chargea de l'exégèse de l'Ancien Testament dans le semestre d'hiver 1946/47. Des Franciscains qui venaient de l'Allemagne occupée, enseignaient l'exégèse du Nouveau Testament (Eucharis Berbuir), la théologie pastorale (Sebastian Krebs) et l'histoire de l'Eglise (Ottokar Bonman). Grâce à l'intervention de l'archevêque de Fribourg, Conrad Gröber, la faculté de théologie reconnut officiellement les diplômes délivrés par le séminaire. En automne, après une visite de Stock à Fribourg, l'archevêque Gröber en tant qu'autorité religieuse reconnut le séminaire des barbelés. En outre, le ministère des affaires culturelles du Land de Bade reconnut la préparation au baccalauréat qui était très demandée comme année de propédeutique.

L'enseignement de la théologie française fut d'abord laissé aux professeurs allemands. Stock inaugura le cycle, dans le semestre d'hiver 1945/46, par un cours sur le «renouveau catholique» dans la littérature française. Puis le père abbé Heppekausen fit un cours en septembre 1946 sur les «problèmes de la théologie française». Mais dans le semestre d'hiver 1946/47 suivit tout un cycle de conférences données par des théologiens français. Pas des

moindres, comme Yves Congar qui rendait le repli de l'Église sur des formules dogmatiques coresponsable de la déchristianisation. Le 30 décembre, il parla de «l'apostolat des laïcs dans l'Église» et dans une deuxième conférence qu'il tint aussi en allemand, de «la question de l'œcuménisme». Il exhortait alors à vivre ensemble «comme les premiers chrétiens» et il invitait «l'Église catholique à réintégrer dans son sein tous les chrétiens qui s'en étaient détachés, non pas pour les imiter, mais pour adopter ce que ces chrétiens avait fait de bien». Le comte Jean de Pange parla du «rapport entre l'Église et l'État en France», le secrétaire du conseil central de l'«Action catholique», le chanoine Stourm, du travail des laïcs et un curé, l'Abbé Gray, du «problème de la Mission en France». Le chanoine Violette fit des conférences sur «l'éducation des enfants», la «préparation des jeunes au mariage» et la «spiritualité dans le mariage».

Le nombre de séminaristes avait entre-temps – après une forte affluence à l'automne et l'hiver 45 – dépassé les 500. Environ un tiers d'entre eux était capable de bien suivre les conférences qui, à l'exception de celles de Congar, étaient tenues en français; il faut y ajouter 20% qui comprenait l'essentiel. Aux dires de Johner, la bibliothèque du séminaire où se trouvaient «beaucoup d'ouvrages français» offrait d'autres possibilités «aux professeurs et aux élèves de se familiariser avec l'esprit français, non seulement en théologie, mais aussi dans le domaine littéraire et social». De même de nombreux magazines spécialisés et les journaux français les plus courants étaient mis à disposition. Les articles publiés dans des magazines étaient souvent traduits en allemand. Un professeur «réalisa même la traduction d'un gros ouvrage d'Henri de Lubac, un des théologiens les plus remarquables de notre époque».

### **La pensée française et le monde moderne**

La transmission de la pensée française se faisait aussi dans les «soirées» chez le supérieur Stock :

«Nous parlions souvent du pays dans lequel nous nous trouvions, des bons et des mauvais moments, comparions les conditions de vie françaises et allemandes, et plus d'une tête brûlée dut réviser son jugement trop partial. Dans ces soirées, nous parlions de littérature française, d'art et de sciences. Il allait de soi qu'on étudiait l'histoire de la ville d'Orléans que nous ne pouvions malheureusement contempler que de notre fenêtre.»

Après le déménagement au Coudray, Johner organisa des visites de la cathédrale de Chartres «chaque fois en petit groupe», mais de telle façon que «la plus grande partie des séminaristes «soit marquée par ses «souvenirs de France».

Max Boyer-Chammard, un jeune père jésuite de Lyon qui en août 1946 passa ses vacances d'été au séminaire, laissa aussi une impression marquante:

«Il nous fait des cours de français. Il fait des conférences. Il est assis quelque part dans le dortoir avec quelques-uns des 300, joue quelque chose sur son harmonica, chante, cause, raconte et rit toujours – semper ridens (riant toujours). (...) Il est au courant de tout, il a un talent de conteur, c'est un vrai Daudet. Il n'a pas son pareil pour insérer dans tous ses exposés des histoires personnelles très amusantes».

Les jeunes séminaristes le prenaient pour un grand frère qui leur faisait comprendre beaucoup de choses de la façon française de vivre – bien que ou parce qu'il ne parlait qu'un mauvais allemand.



En outre, Franz Stock incluait sans arrêt dans le programme du séminaire des conférences pour sensibiliser les futurs prêtres au monde moderne. Un ingénieur diplômé, Kurt Schwarz, fit en décembre 1946 des conférences sur «les nouvelles connaissances des sciences naturelles»: « On nous initie, dans une présentation claire et compréhensible, aux acquis modernes de la recherche atomique, de l'espace quadridimensionnel et de la théorie de la relativité.» En tant que membre de la commission qui, dans la 3<sup>ème</sup> semaine de mars 1947, fit passer le bac aux élèves du cours préparatoire, Max Müller, le tout nouveau professeur de philosophie à la chaire Concordataire de Fribourg, fit un exposé sur «la situation intellectuelle et spirituelle actuelle en Allemagne». Il rapporta que la jeune génération en Allemagne après la guerre avait été soudainement touchée par la philosophie existentielle – une philosophie qui avait intégré «énormément de valeurs chrétiennes» et les avait «à proprement parler sécularisées». Le devoir des philosophes chrétiens, indiquait-il, c'est la nécessité de prendre au sérieux «l'historicité de l'homme», sur laquelle la philosophie existentielle met l'accent, et de sortir ainsi de la scolastique ahistorique.

«Il y a aussi en philosophie un grand nombre de problèmes non résolus. Si nous en étions vraiment conscients, nous ne jugerions pas avec cette assurance ridicule les erreurs des autres, mais au contraire nous serions conscients de *nostra culpa* (notre faute), parce que nous ne donnons pas au monde ce que nous pouvons lui donner».

### **La découverte de l'ampleur de la déchristianisation**

Impressionné par le «renouveau catholique» des théologiens français et l'ampleur de la déchristianisation et de la destruction qui ne lui furent évidentes sans doute que lors de ses deux voyages dans la zone d'occupation française en septembre 1946 et février 1947, Stock radicalisa sa conception franciscaine de la tâche de l'église dans le monde. «Aujourd'hui beaucoup de choses se délitent, se brisent; il n'y a plus rien de solide et de sûr autour de nous» déclara-t-il dans un discours qu'il prononça à l'occasion du deuxième anniversaire de l'ouverture du séminaire le 26 avril 1947.

«Notre époque est activiste, fébrile, érotique, confond le spirituel et le temporel. Notre époque assiste à la victoire de la haine, est anarchique, révolutionnaire et accumule catastrophes et ruines dans les villes comme dans les âmes».

Dans cette époque, poursuivit-il, en se référant à un diagnostic de son ami Joseph Folliet, il importe d' « être un enfant de son temps, de rapprocher l'Eglise et le monde moderne».

L'Eglise, dans ce «nouveau Moyen-âge» de la civilisation moderne, «peut jouer le rôle qu'elle a joué au seuil du grand Moyen-âge: messagère du surnaturel, elle peut sauver la nature ; mandataire de Dieu, elle peut libérer l'homme». La «proximité du paganisme» nous oblige

«à adopter des méthodes nouvelles et efficaces. Le martyr, sa possibilité même, impose de revenir aux sources, à l'esprit de l'époque où le sang des martyrs se mêlait tous les jours au vin de l'Eucharistie. Dans un monde paganisé, l'Eglise redevient missionnaire».

Cela signifiait pour les prêtres qu'ils doivent être des «saints», des »saints (...) qui, par le témoignage et l'exemple de leur vie, empruntent le chemin de l'ordre humain». Le pays attend une jeune génération de prêtres, avait-il dit dès son retour de sa première visite à Fribourg.

«Cette génération, formée par ce qu'elle a elle-même vécu, vit en lien étroit avec Dieu et y trouve sa joie. Il n'y a qu'ainsi qu'on peut annoncer le Seigneur à des hommes qui sont devenus nus et pauvres. De tels prêtres, eux-mêmes sans prétention, ont le langage de tous ceux qui ont été privés de tous leurs droits et ils peuvent de ce fait soulager la plus grande misère du pays: la pauvreté intérieure, qui provient du manque de relation à Dieu. A l'image du «frère toujours joyeux» (Saint-François), il s'agit de relier à Dieu les hommes dans leur existence nue, de façon substantielle et sans le tralala de l'époque passée anéantie».

Puis Franz Stock rappela que c'était là exactement la mission spécifique du «séminaire derrière les barbelés»: «On attend de Chartres une sorte de printemps franciscain pour la renaissance religieuse en Allemagne».

### **3. «Chartres» comme lieu de transfert de la théologie française de la Réforme**

«Chartres», c'est le nom donné par Stock pour désigner maintenant le séminaire, a-t-il rempli cette mission? Le chroniqueur constata juste après le discours du supérieur le 4 octobre 1946 (jour de la Saint-François) «Saint-François a une place particulière au séminaire. Ces pensées résonnèrent dans le cœur de tous. La pauvreté extérieure nous saisit dans notre vie, notre travail et dans nos fêtes». Joseph Johner souligna dans son rapport final :

« la soif grandissante des professeurs et des élèves de connaître la façon française de voir, juger et d'agir (...). Ça a été une joie pour nous de voir avec quel intérêt l'évolution de la pensée théologique française était suivie et commentée».

Dans son allocution du 26 Avril 1947, Franz Stock fit le bilan du temps passé au séminaire : ce temps a « porté du fruit ; il a été fructueux et prometteur ».

Les témoignages d'anciens séminaristes qui soulignent l'importance de leur rencontre avec Franz Stock pour la suite de leur vie, ne manquent pas. « Je suis encore aujourd'hui persuadé » reconnaît Martin Zepf

« que sur le chemin de la prêtrise rien ne m'a plus marqué que l'année passée à Chartres. Quand je considère mon parcours, mes pensées se tournent de préférence vers le supérieur Stock. En tant que professeur, il m'a inculqué l'amour de la liturgie, de la prière des heures, de l'Eucharistie, de l'adoration et de l'art religieux ».

Emil Stehle qui fut plus tard secrétaire d'«Adveniat» et qui, devenu évêque, a participé à la fondation du diocèse Santo Domingo de los Colorados en Equateur, dit :

«influencé par sa personne et par ce qu'il racontait de son action de curé des Allemands à Paris, je me suis en 1957 déclaré volontaire pour prendre une charge semblable auprès de mes concitoyens en Amérique latine ».

Il est, certes, difficile de mesurer dans quelle mesure ces témoignages sont représentatifs. Hans Brem, le doyen des séminaristes, écrit dans une postface pour la chronique du séminaire que « beaucoup ne comprenaient pas notre communauté (...) et

éprouvaient même dans leur for intérieur de l'aversion envers elle. Il ne fait pas mystère que tous n'avaient pas l'intention de devenir prêtre ». Le Séminaire ne dura pas aussi longtemps que ses initiateurs l'avaient à l'origine supposé. Sous la pression des alliés américains, le gouvernement français commença au printemps 1947 à renvoyer à la maison tous les prisonniers de guerre dont il n'avait pas besoin comme main d'œuvre pour la reconstruction. Le 13 mars, Johner, le représentant de la direction du camp, annonça que le Séminaire devrait être libéré pour le 1<sup>er</sup> mai. En fait, il fallut attendre le 5 juin pour que les derniers séminaristes puissent repartir en Allemagne, mais l'enseignement du semestre d'été 1947 se réduisit à quelques semaines. De nombreux séminaristes avaient déjà été libérés avant la fin, ils avaient été « réformés » ou bien en tant qu'Autrichiens ou Sarrois ils n'étaient plus considérés comme membres de la nation vaincue. Bien qu'au total 755 candidats à la prêtrise aient fait partie du Séminaire selon le moment, le nombre maximum de 506 de mai 1946 ne fut jamais dépassé. A Pâques 1947 il y en avait encore 304.

### **Pour le renouveau de l'Eglise, des grandes personnalités formées au Séminaire.**

Néanmoins, une suite de personnalités remarquables est sortie du Séminaire qui a contribué d'une façon ou d'une autre au renouveau catholique en Allemagne et en Autriche. Nous citerons :

- Klaus Breuning, théologien et historien, qui a soumis à une analyse approfondie le rôle de l'idéologie du Reich dans l'intégration des catholiques allemands dans l'état national-socialiste et s'est fait remarquer ensuite comme auteur de livres scolaires pour le cours de religion ;
- Adolf Holl, théologien et écrivain autrichien qui en 1973 a été interdit d'enseigner par l'Eglise après la publication de son livre qui critiquait l'Eglise « Jésus en mauvaise compagnie » ; plus tard, il a considéré François d'Assise comme « le dernier chrétien » ;
- Heinrich Missalla, théologien et pacifiste, longtemps membre de Pax Christi et coéditeur du magazine « Publik-Forum » qui a écrit des livres fondamentaux sur le soutien de l'Eglise catholique aux guerres mondiales et qui a passé son doctorat en présentant un travail sur « la foi tournée vers le monde » ;
- Joseph Seuffert, prêtre de Mayence, proche de l'évêque Hermann Volk, chargé dans la maison des jeunes à Düsseldorf de la propagation de la nouvelle liturgie et de la musique d'Eglise et qui fut le secrétaire chargé de la parution unifiée du livre de chants « Gotteslob » (la louange de Dieu).

Et sans oublier :

Lothar Zenetti, prêtre de l'évêché de Limburg et surtout écrivain à succès, dont les textes de chants sont devenus un élément indispensable du renouveau liturgique dans l'espace germanophone.

On peut aussi trouver parmi les 150 séminaristes environ qui ne sont pas devenus prêtres, de remarquables rénovateurs de la vie catholique :

- Manfred Hättich, spécialiste en sciences politiques, qui en partant de la doctrine sociale catholique devint un précurseur de la théorie de la démocratie et pionnier de la formation politique dans la jeune république allemande ;
- Erich Kock, écrivain catholique, influent, secrétaire et conseiller dans les années 1960 d'Heinrich Böll et ami personnel de Josef Ratzinger, le futur pape Benoît XVI ; ainsi que
- Josef Rommerskirchen, publiciste et homme politique, co-fondateur et premier président allemand de l'association de la Jeunesse Catholique Allemande et, pendant de longues années, député de la CDU au parlement fédéral.

### **Chartres, source du renouveau du Catholicisme allemand**

On peut donc dire, que « Chartres » a été le point de départ d'un mouvement de base du catholicisme allemand qui sous l'influence du « renouveau catholique » a préparé ces réformes qui devaient, avec la collaboration d'Yves Congar et d'Henri de Lubac, s'imposer au concile Vatican II. La constitution pastorale « Gaudium et spes » que le concile a publiée en décembre 1965 montre des correspondances remarquables avec le « programme » de Stock d'avril 1947. Seule une recherche prosographique pourra déterminer quelle fut l'étendue de ce mouvement.

Après le départ des derniers séminaristes du Coudray, Franz Stock revint dans la maison de la Mission allemande à Paris qui était maintenant utilisée par le « Secours Catholique », organisation charitable des catholiques français. Il voulait reprendre ses anciennes activités, pour s'occuper principalement des anciens prisonniers allemands qui étaient – plus ou moins volontairement - restés en France pour travailler à la reconstruction. Mais le permis de séjour nécessaire, plus précisément un passeport, lui fut à plusieurs reprises refusé par un poste supérieur du ministère de l'Intérieur à Paris – probablement par le ministre de l'Intérieur en personne, Jules Moch, dont le fils qui s'était engagé dans la Résistance avait été exécuté par les Allemands. En même temps il souffrait de plus en plus d'une insuffisance cardiaque qui avait été déjà diagnostiquée au camp de Cherbourg et l'obligeait à l'époque du séminaire à aller se reposer plusieurs fois au château du Thieulin proche du séminaire. Le 24 février 1948, il mourut à 43 ans dans un hôpital parisien.

Le Nonce Roncalli qui participa à l'enterrement le 28 février dit avant l'absoute : « L'Abbé Stock, ce n'est pas un nom, c'est un programme ». Le futur pape Jean XXIII ne devait pas penser seulement et d'abord à la réconciliation entre Français et Allemands, mais plutôt au renouveau de l'Eglise.

oOOo